

Bernard Lapinalie

Le poids de l'analyste pour la fin *

On a l'idée, parfois l'expérience, que faire une analyse avec tel psychanalyste ou tel autre ne conduit pas aux mêmes effets. Notre regretté collègue Guy Clastres parlait de l'analyste qui avait compté pour lui – il n'y en avait pas eu un seul, et je partage son expérience. À en croire Lacan, la différence essentielle serait qu'une analyse puisse avoir une fin qui ne soit pas rabattable sur le concept paresseux de la tranche achevée en attendant la prochaine. L'affaire n'est pas simple, mais on sait que Lacan en a fait une question cruciale pour la psychanalyse.

Je vais essayer de montrer en quoi, pour y répondre dans un de ses derniers séminaires, le bien nommé *Le Moment de conclure*, Lacan est amené à emprunter ce terme « le poids de l'analyste » au discours ambiant, pour désigner une autre dimension de l'analyste que « son désir » ; une dimension devenue nécessaire à ce moment de ses développements pour dire ce qui rend possible l'analyse, telle qu'elle ait une fin au sens où il l'entend. Nous allons voir pourquoi ce terme est devenu nécessaire et même crucial en 1978.

Une autre dimension de l'analyste pousse l'analysant à conclure

Nous sommes donc dans la première leçon du séminaire *Le Moment de conclure* et Lacan interroge encore la façon dont l'analyste peut opérer convenablement puisque, dit-il, il ignore la portée des mots pour son analysant. Il propose qu'il lui reste la logique, mais que, comme l'inconscient ne connaît pas la contradiction, l'analyste

* Texte initialement intitulé : « Produire un acte qui ne serait pas débile mental », présenté à la Rencontre internationale de l'IF à Rio de Janeiro, 6 au 9 juillet 2012, sur le thème : « Que répond le psychanalyste ? Éthique et clinique ».

devrait opérer par quelque chose qui ne soit pas fondé sur la contradiction – autrement dit pas fondé sur le sens qui seul relève la contradiction. Et c'est là qu'il indique – comme en passant, comme Lacan sait le faire –, qu'il indique ce qui reste à l'analyste pour opérer : « Reste l'analyste rhéteur, celui qui opère par suggestion, soit ce qu'on appelle le poids de l'analyste, et – dit-il – qui fait le vrai ou le faux ¹ » ; soit une dimension déterminante pour son acte et ses effets.

Ce poids de l'analyste, on peut l'entendre un peu comme le fameux « désir de l'analyste », tant par sa forme que par son lien à l'acte analytique. À ceci près que, là où « le désir » mettait plutôt l'accent sur une dimension de manque, « le poids » n'est pas sans apporter une autre dimension, opposée, un en-plus qui pèse directement ; le poids, ça évoque un réel qui tient à la personne de l'analyste et pas seulement à sa fonction ; l'analyste qui suggère, c'est celui qui n'est pas sans volonté et qui met son poids dans l'affaire. Mais ce n'est pas tout, car, avec cette façon dont doit opérer l'analyste, Lacan nous donne une autre précision qui a son poids : selon lui, l'analyste qui pèse, qui suggère, le fait d'une façon qui court-circuite la médiation du symbolique, du moins des pensées en tant qu'elles véhiculent le sens.

Or, c'est là que je veux en venir, mon idée est que Lacan va donner au « poids de l'analyste » un rôle déterminant pour l'analyse finie, et que nous pouvons le lire dans la dernière leçon de son séminaire *Le Moment de conclure*. Pour lever une partie du voile et rendre les choses plus lisibles, je relève qu'il y affirme que la fin de l'analyse passe par un acte qui court-circuite le symbolique, la pensée – nous reprendrons ça plus loin. Et même, comme souvent dans son séminaire, Lacan montre que son enseignement est solidaire de son objet, puisque lui-même dit mettre son poids dans ce qu'il veut montrer – je le cite : « Il faudrait qu'il existe un acte qui ne soit pas débile mental. [Et] cet acte, j'essaye de le produire par mon enseignement ². » Cependant, avec Lacan on n'est jamais à bout de surprise puisqu'il ajoute aussitôt que ce qu'il vient de dire « est quand même du bafouillage... et [que] l'analyse est une magie [!] ³ », ce qui peut sembler confusionnel de la part de celui qui dit vouloir élucider ce qu'est

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXV, Le Moment de conclure*, inédit, leçon du 15 novembre 1978.

2. *Ibid.*, leçon du 11 avril 1978.

3. *Ibid.*

vraiment la psychanalyse ; à ceci près que la référence à la magie est déjà une façon d'en rabattre sur la logique du sens, au regard du réel en jeu dans une analyse.

Confusion relative également si on se réfère à l'expérience, car, si avoir franchi une psychanalyse est l'expérience la plus étonnante qui soit pour un analysant, ce n'est pas sans mettre autre chose à sa portée : quelque chose qui, du franchissement, confine bien à la magie d'avoir été produit dans un acte qui n'a pu relever que d'un saut, d'une béance dans le savoir, d'un saut qui s'est produit à l'insu de l'analysant, mais qui a également dépassé son analyste, et dont rien de ce qui s'est dit, ou se dit encore, ne peut rendre compte : magique donc, mais dans lequel l'analyste a néanmoins pesé.

Faisons l'hypothèse que ce saut est présence de l'acte. À ceci près que, s'il demeure indicible, cet acte n'est pas sans coordonnées : ni dans l'expérience – d'où la possibilité de la passe –, ni dans les avancées de Lacan – d'où la nouvelle écriture des coordonnées de cet acte, tentée par Lacan avec ses nœuds. Nouvelle écriture – faut-il le rappeler – qui vise ce qui est à lire avant tout dans une psychanalyse : l'inconscient.

Les coordonnées de la jouissance symptomatique pour la fin

L'expérience avec sa finitude, c'est celle de la cure ; quant aux coordonnées, ce sont celles de la jouissance symptomatique qui se répète et se dessine, s'écrit, dans le transfert. Avec une question : comment un sujet peut-il en arriver à saisir les coordonnées de son être de jouissance – là où justement il ne pense pas, où il est « pas-je », où il ne peut pas dire « je » ?

Lacan va entamer sa réponse, dans sa leçon du 10 janvier 1978, en donnant – tenons-nous bien – une définition de la fin de l'analyse ! Disons une définition supplémentaire qui a retenu mon attention parce qu'elle fait monter d'un cran le lien de la fin au savoir – je le cite : « La fin de l'analyse on peut la définir [...] l'analyse c'est qu'on sache pourquoi on est empêtré de ses sinthomes ⁴. » Et il précise au passage que « sinthome » est sa récente façon d'écrire « symptôme ». Autrement dit ça s'équivaut. Cette définition prend toute sa portée si

4. *Ibid.*, leçon du 10 janvier 1978.

l'on note qu'elle fait suite à un congrès sur la passe où Lacan dit qu'il a pu entendre où en étaient les analystes de son école sur cette question de la fin. Sa définition de la fin sonne ainsi comme un rappel à l'ordre que Lacan a jugé nécessaire pour les analystes qui le suivaient, parce qu'il a encore constaté leurs embrouilles sur la fin de l'analyse. Elle concerne donc aussi la passe et ce qu'il en attend.

On se souvient qu'un an plus tôt, il donnait une définition de la fin par une identification nouvelle : « l'identification à son symptôme ⁵ ». Mais ici, avec la possibilité qu'on sache « pourquoi on est empêtré de ses sinthomes » (ou symptômes), le « pourquoi » introduit un élément et une articulation supplémentaires, soit la possibilité d'un savoir supplémentaire pris sur le savoir inconscient – savoir supplémentaire dès lors attendu par Lacan pour la fin, si on veut bien le noter. Et c'est une indication pour la passe et ses cartels.

Je crois que l'idée de Lacan en 1978 est qu'arriver à « savoir pourquoi on est empêtré de ses sinthomes » est un vrai gain, parce que ça revient à nommer la visée du savoir inconscient, et c'est à ce point que le sujet peut s'apercevoir comme division, c'est-à-dire sans autre qui puisse le compléter – le pourquoi n'est en effet pas la cause –, ce qui ne va pas sans s'apercevoir comme solitude primordiale et ne devrait pas pousser à un enthousiasme béat.

Comment peut-on savoir pourquoi on a ses sinthomes (symptômes) ?

C'est la question posée par cette définition de la fin et que poursuit Lacan dans *Le Moment de conclure*.

Lacan avait déjà donné une piste l'année précédente, en 1976, en disant que « le symptôme c'est ce qu'on connaît le mieux ⁶ » ; entendons : « C'est ce qui nous identifie le mieux » – comme l'aperçoivent souvent nos partenaires de vie avant nous, et contre quoi nous luttons, voire nous indignons lorsqu'on nous met le nez dessus. Et il indiquait même où ce savoir est à prendre dans une analyse : chez l'analyste, puisque « l'analyste est symptôme » pour l'analysant ; au même titre – précisait-il – que le partenaire sexuel est symptôme.

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIV, L'insu que sait de l'une-bévue s'aile a mourre*, inédit, leçon du 16 novembre 1976.

6. *Ibid.*

Autrement dit, il signalait que si le dispositif de la cure est un artifice, c'est un artifice où l'être de jouissance du sujet s'écrit réellement, en symptôme, du côté de son analyste *via* les rails du transfert. Et la logique veut que si ça s'écrit, ça doit pouvoir se lire – c'est l'option poursuivie par Lacan dans ce séminaire.

L'analysant peut lire ce qui, de lui, ne cesse pas de s'écrire

Comment donc un analysant peut-il arriver à lire cette jouissance qui ne demande rien au sujet, et qui ne cesse pas de s'écrire, jusque dans le transfert ?

Ce 10 janvier 1978, c'est *Le Moment de conclure*, Lacan étaye cette possibilité de lecture sur « la pensée mathématique » – celle des petites lettres qui s'écrivent alors qu'elles ne sont justement pas à lire par le sens. Selon Lacan, elles seraient malgré tout à lire, parce que la pensée mathématique serait « le fait qu'on peut se représenter un écrit ⁷ ». Or, pouvoir se représenter ce qui s'écrit ne revient-il pas à dire qu'on peut s'en faire une lecture, justement ? Notons que cette affaire d'écriture et de lecture n'est pas une nouveauté chez Lacan ; elle reprend ce qu'il avait clairement développé en janvier 1973 dans le séminaire *Encore* et dans sa postface du *Séminaire XI* : « [...] l'inconscient, soit [à] ce qui se lit avant tout ». Mais en 1978 il va jusqu'à évoquer la possibilité « d'imaginer le Réel », ce qui suppose bien une représentation mais qui court-circuite le symbolique, le sens – c'est par la communauté de ce court-circuit du sens que je retrouve l'implication du poids de l'analyste pour opérer de la bonne façon, jusque dans la fin ; et nous verrons que Lacan y reviendra, comme une nécessité pour l'analyse finie, à la fin de son séminaire.

À ce propos, je voudrais noter ce que recoupe ici l'expérience. À savoir qu'une analyse propose une double lecture du symptôme dont on est empêtré : « symptôme que l'on a » comme événement de corps, dont on se plaint, et à la fois « symptôme que l'on a » comme partenaire-analyste. Il m'a semblé que c'est du croisement de cette double lecture qu'est permis « qu'on sache pourquoi on est empêtré de ses sinthomes », pouvant savoir du même coup à quoi a servi l'analyste dans cette affaire, et s'en trouver ainsi séparé. Ce qui, pour

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXV, Le Moment de conclure*, inédit, leçon du 10 janvier 1978.

ne pas perdre le fil de mon propos, n'est pas, selon Lacan, sans le poids de l'analyste.

D'ailleurs, dans cette définition de la fin par Lacan, je pense qu'il dit « sinthome » – et non pas « symptôme » – pour nous dire qu'à la fin, ce qui s'est écrit du symptôme vient enfin à se savoir « sinthome », d'historiser le sujet dans tous ses liens, y compris analytique. Et ça c'est un renversement absolu, c'est le monde du sujet à l'envers... où endroit et envers communiquent... et, comme le rappelle Lacan, qui se révèle n'avoir eu pour support que le fait qu'il n'y a pas de rapport sexuel ; et même – ajouterai-je – pas de rapport du tout, sexuel ou pas : « Y a d'Un », a clairement dit Lacan à partir de son séminaire ...*Ou pire* ; et c'est seulement la révélation de cet Un qu'il y a, de ce que l'on est vraiment, qui peut faire le vrai trou, l'impossible du rapport sexuel, pour conclure une analyse par l'inconscient, par une passe au réel.

Je voudrais insister sur le fait que cette définition de la fin, Lacan la juge solidaire de sa conception de la passe puisque nous le voyons encore, dans cette leçon du 10 janvier 1978 où il vient de définir la fin de l'analyse, enchaîner aussitôt pour parler de la passe. C'est donc une des dernières indications de Lacan pour la passe.

Le poids de l'analyste pour le franchissement

Donc, ce poids de l'analyste pour opérer convenablement, convoqué dans sa première leçon du séminaire, je voudrais montrer que Lacan l'implique encore à la fin du séminaire, le 9 mai 1978, au moment de conclure, lorsqu'il en vient à dire ce que serait un acte qui ne serait pas débile mental pour aller à la fin de l'analyse.

Chacun se souvient que Lacan a démarré son enseignement, dans les années 1950, pour rappeler la béance entre l'imaginaire et le symbolique. Mais, le 9 mai 1978, il met la gomme sur une autre béance, plutôt trompeuse du fait qu'elle paraît volontiers évidente : il s'agit de la béance entre l'imaginaire et le réel. Car c'est cette béance, selon Lacan, « qui fait notre inhibition ⁸ » – inhibition pour la fin, et, ajouterai-je, qui situe le lieu de notre acte et du poids de l'analyste.

8. *Ibid.*, leçon du 9 mai 1978.

Il conclut son séminaire sur la réponse de l'analyste qui en découle – je le cite : « Si nous n'allons pas tout droit à cette distance entre l'Imaginaire et le Réel, nous sommes sans recours pour distinguer – dans une psychanalyse – la béance entre l'Imaginaire et le Réel ⁹ » ; traduisons : nous sommes sans recours pour cesser de rêver, pour cesser d'interpréter, pour que l'analyse se termine. Ce propos de Lacan en 1978 ne fait-il pas écho à ce que j'ai noté de l'expérience en introduisant cette intervention ? Écho à ce qui est mis à portée de l'analysant lors du franchissement de fin : « tout droit de l'imaginaire au réel », c'est bien un saut, une béance dans le savoir, à l'insu de l'analysant, mais qui a également dépassé son analyste, et dont rien de ce qui s'est dit, ou se dit encore, ne peut plus rendre compte. Ce « tout droit à cette distance entre l'Imaginaire et le Réel » désigne donc le fameux « acte qui ne soit pas débile mental » appelé par Lacan, où l'on n'agit pas par la médiation de la pensée et du sens. Béance de l'acte, mais, on l'a compris, pas sans sa contingence dans une cure, pas sans l'imprédictible qui en fait la magie. À ceci près que ce que Lacan appelle le poids de l'analyste est un opérateur qui va peser sur la contingence de la fin.

Cette difficulté à terminer les analyses est sensible chez les lacaniens : c'est la fin qui tarde – je pense ici à une intervention de notre collègue Michel Bousseyroux parlant à Vichy de ces analyses qui tardent à se conclure. La fin qui tarde, ce serait donc par inhibition si l'on suit Lacan ce 9 mai 1978. Et l'on peut entendre que cette inhibition, pour la lever, pour la franchir, faute de la logique et faute de savoir la portée des mots pour son analysant, Lacan nous indique que l'analyste doit y mettre son poids, faire œuvre de suggestion... pour que l'analysant – comme l'auditeur-lecteur de son séminaire – sente, « qu'on voie », quelque chose qui fasse le vrai – comme dit Lacan –, et pas seulement le trou ; ou alors, disons : qui fasse le vrai trou, singulier.

C'est à propos du poids de l'analyste, d'avoir aussi perçu cette volonté dans mon expérience, que j'ai été interpellé par les témoignages récents des cartels de la passe, à propos de ces passes où il a été souligné comment l'analyste était venu peser, notamment en pressant le temps, la question. M'est venue cette question : dans le travail des

9. *Ibid.*

cartels de la passe, aurait-on d'autres traces de ce poids opératoire de l'analyste pour le franchissement de fin, pour cette passe à l'inconscient qui doit aller « tout droit à cette distance entre l'Imaginaire et le Réel » ?

Marie-José Latour

Petite introduction à la folie des images *

« [...] je me vois je dis me comme je dis je
comme je dirais il parce que ça m'amuse [...] »

Samuel Beckett

« [...] il faudrait savoir ce que serait le *moi*
dans un monde où personne ne saurait rien
de la symétrie par rapport à un plan. »

Jacques Lacan

Peut-être avons-nous eu tendance à oublier qu'en 1953, dans le discours fondateur de son enseignement, Jacques Lacan reconnaissait à la psychanalyse avec les enfants d'avoir donné l'impulsion qui permettait de distinguer la fonction de l'imaginaire comme le premier des trois grands problèmes de la psychanalyse, les deux autres étant la relation d'objet et la formation du psychanalyste. Traiter l'importance de cette fonction, sans se laisser aller à la tentation d'abandonner le fondement de la parole, est l'enjeu du point de départ ¹ de l'enseignement de Lacan.

Que la naissance de la psychanalyse soit contemporaine de celle de la photographie et du cinéma indique une affinité structurale : pas d'invention, dans quelque domaine que ce soit, sans le recours au symbolique. La prégnance des images et des écrans ne doit pas nous amener à réduire le goût pour les images, propre à celui qui y trouve

* Ce texte reprend le travail fait à l'occasion des conférences données à l'invitation de Geneviève Faleni et du pôle 5 à Gourdon le 1^{er} juin 2013 et de Sylvette Maugard-Reynaud et du pôle 4 à Carcassonne le 29 juin 2013.

1. J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 242-243.